

Les secrets des roses trémières

Hugh Garner

Volume 11, numéro 2, mars-avril 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garner, H. (1969). Les secrets des roses trémières. *Liberté*, 11(2), 107-125.

*les secrets
des roses
trémières*

bugb garner

traduction de hubert aquin

Deux jeunes infirmières stagiaires jouaient au billard avec des patients dans la salle de jeu, mais le téléviseur était déjà fermé dans cette sorte de balcon vitré ; c'était l'heure tardive de la distribution des hypnotiques, et la plupart des patients se tenaient assis sur le bord de leur lit, vêtus en pyjamas ou en robes de nuit. Ils attendaient l'équipe de nuit des infirmières diplômées accompagnées comme toujours d'un infirmier, qui procèderaient à la distribution des pilules et des potions hypnotiques.

La Clinique Pinehill est à peu près divisée en deux parties égales entre les alcooliques et ce que nous appelons les « cas de tête » — expression grossière qui désignait une étonnante variété de névrosés et de psychosés plus ou moins inoffensifs. Les alcooliques ont tendance à faire bande à part et à fraterniser, mais il n'en va pas ainsi des « cas de tête », sauf pour ceux qui relèvent de traitement et qui vivent en vase clos.

J'ai salué le professeur et l'aumônier en passant devant leurs portes, et ils me retournèrent leur salut avant de reprendre la conversation avec leurs interlocuteurs. La porte suivante était fermée, tout comme les autres portes de l'autre côté du hall. Mais la deuxième porte sur ma gauche était

ouverte. J'ai ralenti le pas pour regarder à l'intérieur. Un des deux lits était inoccupé, mais sur l'autre lit s'appuyait un jeune homme, plutôt grand et ayant belle apparence. Je me suis soudain rappelé l'avoir vu non loin de moi à la cafétéria.

Il se tenait là, immobile, contemplant le parquet ; son menton, ses mains et sa tête semblaient secoués par des vagues de désolation ; il me faisait penser à un ours qui vient d'être mis en cage. On l'avait surnommé « Rock Hudson », et ce nom de vedette convenait un peu à son type physique et à son air hautain.

Je suis retourné au dortoir où j'avais dormi depuis mon entrée à la clinique, trois jours plus tôt. Pendant que nous attendions l'infirmière, j'écoutais un jeune patient, sur un lit voisin, exprimer des projets ambitieux ; il bégayait tant son excitation était grande, comme s'il avait atteint l'apogée de son cycle maniaque.

Après le petit déjeuner, le jour suivant, un des infirmiers m'arrêta dans le hall.

— Monsieur Armstrong, me dit-il, nous avons trouvé une place pour vous dans une chambre.

Et il prit mes vêtements dans un des placards du dortoir ; et je le suivis dans un des corridors qui forme un coude entre les chambres à deux lits du pavillon A 2. L'infirmier entra dans une chambre et y mit mes vêtements dans la penderie : Je fus désagréablement surpris de constater que j'avais comme voisin nul autre que Rock Hudson ! Mon compagnon de chambre avait sans doute été transféré en bas à cause des chocs électriques qu'il devait prendre trois fois par semaine.

Durant les deux premiers jours que nous passâmes ensemble, nous avons gardé un silence absolu. Rock Hudson semblait se contenter de s'asseoir sur le bord de son lit en regardant par la fenêtre ou en fixant le parquet, tandis que moi je cherchais à fraterniser avec d'autres alcooliques. Il murmurait quelques paroles inarticulées, mais la plupart du temps, il semblait attentif à des ultra-sons que lui seul percevait.

Le troisième jour, je me rendis à la chambre pour faire une sieste. Le pavillon était plutôt désert : la plupart des

patients faisaient une promenade sous l'escorte de deux infirmiers, tandis que d'autres confectionnaient des mocassins dans la salle de thérapie occupationnelle, ou encore des porte-monnaies. D'autres apprenaient la céramique.

Rock demeurait sur son lit comme d'habitude, le regard perdu dans la contemplation de ses propres souliers. Il était conscient de ma présence, pourtant il ne bronchait pas. Je me suis étendu sur mon lit et je somnolais un peu quand soudain il m'adressa la parole pour la première fois.

— J'entends les pissenlits, mais plus du tout les marguerites. Déjà la saison est trop avancée pour les pissenlits...

Je tournai la tête brusquement vers lui : il me regardait avec un sourire indéfinissable.

— Je suppose que les pissenlits ne poussent qu'au printemps, lui dis-je, afin de montrer à mon interlocuteur que je ne l'ignorais pas. Pourtant ces échanges de phrases me paraissaient insensés.

— Les pissenlits ne poussent pas qu'au printemps, continua-t-il froidement.

— Bien, lui dis-je, c'est juste, enfin...

Mais il enchaîna aussitôt :

— Les pissenlits me racontent toutes sortes de choses ; les roses trémières surtout sont loquaces. En fait, c'est une drôle d'espèce de fleurs, très grandes et dansantes sur leurs tiges. On ne le croirait pas, mais elles ont de bonnes oreilles...

Et Rock Hudson continua sur le même ton :

— Alexandra les adorait. J'ai mis du temps à comprendre son point. La plupart des gens préfèrent les roses ou les marguerites dorées ou même les pétunias, mais les roses trémières ? Jamais...

Pendant que Rock parlait, je m'étais assis moi aussi et j'approuvais manifestement ses considérations étranges.

Mais il n'alla pas plus loin dans ce sens : il me tourna le dos pour regarder, à travers la fenêtre, les tuiles rouges qu'on apercevait de l'autre côté du jardin. Et je me rendais compte qu'il balançait la tête de temps à autre, comme s'il écoutait quelqu'un lui faire un long récit...

Rock Hudson me parlait de plus en plus souvent : mais cela me paraissait d'emblée incohérent. Toutefois, après deux semaines de chocs électriques, il semblait déjà émerger hors de sa gangue ; et il pouvait tenir une conversation lucide, à certains moments du moins. A partir de ses paroles, j'ai pu reconstituer la trame bidimensionnelle de sa vie antérieure.

Rock était fils unique d'un grand banquier. Il passa sans trop de difficultés son brevet primaire, après quoi il fit des études de commerce et d'administration à l'université. Après avoir obtenu son diplôme, il a fait un stage comme assistant-caissier dans une succursale de la banque présidée par son père ; dès lors ses promotions étaient, pour ainsi dire, décidées d'avance.

Un soir, alors que nous étions ensemble en train de fumer — Rock faisait les frais de la conversation il s'exclama soudain :

— Elle est la chienne de Belsen ! »

Je me suis dit, sur le coup, qu'il devait parler de sa femme. En vérité, Alexandra avait été caissière dans une banque — et leur histoire était celle de tant de jeunes filles et de jeunes hommes rapprochés par la promiscuité des bureaux. Rock l'avait invitée à déjeuner à quelques reprises avant de sortir avec elle toute une soirée. Et c'est seulement après qu'il avait visité l'appartement qu'elle partageait avec une compagne. Quand celle-ci s'était mariée et avait déménagé, Rock l'avait un peu remplacée auprès d'Alexandra, payant d'ailleurs une partie du loyer.

Alexandra n'avait qu'une éducation ordinaire, mais, selon lui, elle était assez douée et suffisamment jolie pour surmonter toutes les divisions sociales que sa famille à lui saurait élever pour la tenir à l'écart. Le mariage eut lieu secrètement à l'Hôtel de Ville, et peu de temps après la cérémonie, Rock présenta son épouse à ses parents. Cette première rencontre entre Alexandra et la mère de Rock fut un désastre ! Du moins, c'est ce que j'ai déduit de ses allusions, car il ne m'a jamais décrit la scène nettement. Son père avait bien accueilli Alexandra, mais les décisions familiales du père étaient habituellement ignorées par sa femme.

Cette première rencontre entre la mère de Rock et son épouse fut aussi la dernière, et jamais par la suite elle ne fut reçue par sa belle-famille : « Ma mère, me déclara-t-il un jour, est une femme agissante, forte ; cela est peut-être appréciable en période de crise, mais c'est parfois intenable en temps normal. »

Rock n'était pas tellement heureux à la banque et, à la seule pensée de se trouver un jour président, il faisait de l'angoisse. La réussite, craignait-il, ressemblait à un gouffre. « Parfois, me confia-t-il, j'imaginai mon père devant son immense pupitre vide au siège central de la banque, regardant par la fenêtre quelque chose de tellement loin qu'il n'avait pas réussi à s'y rendre depuis sa jeunesse. » A la maison, il prenait les deux apéritifs traditionnels avant le repas du soir, après quoi il regardait la télévision ou bien il s'habillait pour accompagner maman à une soirée musicale, au théâtre ou à quelque mondanité. « Tout cela ressemble à une charade, me disait Rock, n'êtes-vous pas d'accord ? Ce sont tous deux des marionnettes manipulées avec des cordes par un dieu presbytérien. »

Rock et sa femme ont continué de vivre dans la chambre d'Alexandra. Puis ils ont loué et meublé un petit appartement quand il fut promu au rang de comptable dans une succursale située en banlieue.

Son éloignement quotidien d'Alexandra et son refus d'accepter l'aide financière de son père finirent par les induire lentement mais implacablement à la séparation. Déjà, ils se querellaient souvent et amèrement à propos des questions d'argent, à propos de ses parents à lui et aussi à cause de ce qu'elle qualifiait « sa mentalité de fils à papa ».

Un soir, Alexandra avertit Rock par téléphone qu'elle passerait la nuit chez une amie ; une autre fois, elle disparut pour tout un week-end. Le lundi matin, il appela Alexandra à la maison ; elle lui répondit froidement qu'elle avait passé le week-end chez une de ses amies mariées. Rock fit rapidement une enquête ; les renseignements que lui avait

fournis Alexandra s'avèrent véridiques. Mais de toutes façons il avait conscience que leur mariage se détériorait. Elle découcha une autre nuit, mais cette fois il ne se donna même pas la peine de la rappeler le lendemain à la maison. Il se fit avancer un prêt bancaire par son père, remplit une valise à main et prit l'avion pour Las Vegas. Il flamba son argent sur les tapis verts et avec deux soi-disants vedettes d'Hollywood qu'il me décrit comme les super-starlettes de l'année ! Quand il revint au foyer, sa femme avait déménagé. Et tout ce qui lui appartenait — ses vêtements et ses autres objets personnels — Alexandra les avait placés dans un entrepôt. Deux semaines plus tard, il apprit qu'elle avait trouvé la mort dans un accident de la route ; l'auto dans laquelle Alexandra se trouvait était conduite par un homme marié.

En me racontant cela, Rock me dit : « Aux funérailles, il fallait que je joue le mari accablé de douleur, mais ça, c'était d'autant plus facile que, de fait, j'étais accablé de douleur. Maman, me dit-il, me ramena à la maison et bien sûr, elle commença de nouveau à me traiter comme un petit garçon. Jamais elle ne prononça le nom d'Alexandra. Je vadrouillai autour de la maison et du jardin pendant tout l'été. Et c'est alors que les fleurs ont commencé à raconter les choses que je voulais me faire dire. »

L'amélioration soudaine de l'état mental de Rock m'apparut comme miraculeux. Un jour, je me suis éveillé après ma sieste et je vis son psychiatre, assis dans un fauteuil : je fis semblant de dormir encore pour entendre leur conversation. Rock lui demandait combien de temps il lui fallait encore compter à la clinique.

« C'est difficile à juger, répondit le médecin avec ce vague typique des médecins et des avocats. Je crois que les chocs électriques vous font beaucoup de bien, et vous me dites que vos trous de mémoire ne sont pas aussi longs ni aussi fréquents qu'au début. Heureusement d'ailleurs qu'il en est ainsi. Si les choses continuent de s'améliorer, je pourrai vraisemblablement vous donner votre congé à peu près dans un mois. »

— Vous savez, docteur, dit Rock, j'ai bien hâte de retourner au travail.

— Mais, Monsieur Ranson, dit le psychiatre, il n'est pas question pour vous de reprendre le travail aussitôt sorti. Il faut compter au moins deux mois de repos complet en sortant d'ici. Il ne faut pas vous fatiguer, et surtout vous devez vous débarrasser de ces mauvais souvenirs au sujet de votre femme. »

— Je n'ai que vingt-cinq ans, Docteur, dit Rock, je prends conscience maintenant que j'étais malade depuis des mois, bien avant d'être hospitalisé ; et voilà que vous me dites que j'ai passé sept semaines en traitement. Cela fait beaucoup de temps pour un jeune homme.

— Oui, je sais bien, répondit le psychiatre. Je suis très satisfait de votre amélioration, et si vous continuez dans cette voie, je ne vois rien qui puisse vous retenir ici au-delà d'un mois environ. Les trous de mémoire — comme vous les désignez — se répéteront peut-être quelquefois, mais en diminuant et en s'espaçant. Quand il n'y en aura plus, nous reparlerons de votre départ.

— J'espère bien que ce sera bientôt, Docteur, dit Rock »

Le psychiatre se leva de son fauteuil en disant qu'il ne faut pas se précipiter, et que même si la guérison peut sembler lente à venir, il faut se dire qu'on ne peut bousculer la nature.

— Combien de chocs électriques dois-je recevoir encore, Docteur ?

— Vous en avez encore pour une semaine, répondit le psychiatre.

— Vous savez, dit Rock, les fleurs ne me font pas souvent la conversation maintenant. » Et il éclata d'un grand rire en disant cela.

— Tant mieux, dit le psychiatre. Mais, vous savez, c'est assez courant chez des cas comme le vôtre d'avoir des hallucinations auditives. Si elles recommencent, ne vous en faites pas, car elles vont disparaître à mesure que votre condition s'améliorera. »

Et sur ce, le psychiatre se dirigea vers la porte.

— Merci, Docteur, dit Rock.

— N'oubliez pas, Monsieur Ranson, de prendre les choses en douceur, et n'oubliez pas que ce genre de choses prennent du temps à s'accomplir ».

Après le départ du psychiatre, je me retournai vers Rock et lui dis :

— «Alors, ça semble plutôt s'arranger pour vous, Rock ?

— Oui. Vous avez écouté ?

— Un peu seulement, je n'ai pas tout suivi.

— Je n'ai plus que trois chocs électriques à recevoir, Monsieur Armstrong. Avez-vous entendu quand le docteur m'a dit comment je me comportais avant de recevoir les premiers chocs électriques ?

Je fis non de la tête.

— Au début, il fallait quatre infirmiers pour me tenir en main tellement j'étais agité. Ils me tenaient ainsi jusqu'à ce qu'ils me fassent la piqûre. Mais maintenant, je ne réagis plus de cette façon aux traitements, car je sais qu'ils me font du bien. En fait, ce qui me déplait tant dans ce traitement, c'est de rater le petit déjeuner trois fois par semaine.

— Et après le choc, lui demandai-je, comment vous sentez-vous ?

— Un peu étourdi d'abord, et je ne peux pas me souvenir des événements récents, quand je me réveille, un infirmier me ramène ici, où je dors habituellement jusqu'au déjeuner. Quand je me réveille, la mémoire m'est presque totalement revenue.

— En tout cas, lui dis-je, les chocs électriques vous ont fait beaucoup de bien.

— Il semble bien, vous savez, Monsieur Armstrong...

— Appelez-moi Wilfrid.

— D'accord, Wilfrid. Vous savez, j'ai déjà tenté de me suicider...

Il continua sur le même ton :

« C'était peu de temps après la mort d'Alexandra. Je suis descendu dans la cuisine une nuit, j'ai pris un couteau

à découper et j'ai tenté de me taillader les veines du poignet. J'ai réussi à me faire une entaille, puis je me suis évanoui, j'imagine ! La première chose que je me rappelle, c'est mon bandage, qui recouvrait mon avant-bras. Quand je revins à la maison, je me mis à perdre la mémoire — ce qui les fit trembler de peur...

— Mais de qui parlez-vous ?

— Mes parents ! me répondit-il.

— Mais combien de temps cela a-t-il duré ?

— En fait, je ne me souviens vraiment pas. J'ai peu de souvenirs se rapportant à cet été.

— Rock, lui dis-je, vous savez, j'ai partagé votre chambre pendant plus de quinze jours et je ne sais pas votre nom encore. J'ai compris que votre nom de famille est Ranson, mais j'ignore encore votre prénom.

— C'est William, me dit-il. William Cornish Ranson. Le nom de Cornish est le patrimoine de mon grand-père maternel... Tout le monde m'appelle Bill.

— Ici, à la clinique lui dis-je, tout le monde vous appelle Rock ».

Il rit de bon coeur et me dit :

« Oui, je sais, et d'ailleurs je commence à m'y habituer, je réponds quand on m'appelle Rock.

— Quelqu'un vous a surnommé ainsi avant que j'entre à la clinique, et cela à cause de votre ressemblance avec l'acteur de cinéma Rock Hudson.

— Tout cela est bien flatteur, me dit-il, mais ce n'est pas mérité. »

Il posa ses pieds sur le plancher et remonta les manches de son chandail.

— « Voilà ma cicatrice » me dit-il, comme je me penchais au-dessus de son épaule. Sur son poignet gauche, je vis la cicatrice blême bordée des marques serrées des points de suture.

« Vous avez été chanceux, dis-je.

— Oui, me répondit-il. Je n'en avais pas conscience alors, mais maintenant je le sais. A cette époque, j'étais encore

sous le choc provoqué par la mort de Sandra et l'éclatement de notre mariage. Cela prend un certain temps pour surmonter ce genre d'événements. »

— Peut-être avez-vous eu de la chance même pour cela. »

Rock me fixa dans les yeux :

« Que voulez-vous dire, Wilfrid ? »

— Eh bien, dis-je... la semaine dernière encore, vous l'appeliez la Chienne de Belsen.

— Non, je n'ai pas fait cela, je n'ai rien dit de pareil à l'égard d'Alexandra, jamais ! »

Je le regardai droit dans les yeux, me demandant à moi-même s'il avait de fait oublié ses propres paroles.

« Quand espérez-vous recevoir votre congé de la clinique, Wilfrid ? » me demanda-t-il avec un empressement qui masquait mal sa hâte fébrile de changer de sujet.

« Je partirai lundi prochain, lui répondis-je.

— Vous êtes drôlement chanceux. D'ailleurs, vous êtes toujours chanceux, vous autres les alcooliques. J'aurais peut-être mieux fait, moi aussi, de partir sur une bringue au lieu de me retourner à l'envers comme le contenu d'une bouteille qu'on a trop secouée.

— On trouve toujours des arguments légitimes pour et contre, lui dis-je.

— Oui, il y a un argument, légitime ou non contre tout » me dit-il en riant et en se trémoussant sur son lit.

Le reste de la semaine se passa tout normalement pour Rock, que je ne me décidais toujours pas à appeler Bill. Il se comportait de façon bien rassurante ; il sortait avec des groupes pour faire des promenades sur le terrain de la clinique, il faisait souvent la conversation avec d'autres patients ou des infirmiers. Parfois, il feuilletait des illustrés que nous avions dans notre chambre, ou bien il descendait dans la salle de thérapie occupationnelle où il travaillait à se faire un portefeuille. Un soir il participa à un bingo qui se tenait dans la grande salle de l'auditorium. Rock s'assit face à une jeune infirmière stagiaire avec qui je l'avais déjà vu une autre fois dans notre salle de jeu.

Elle était vraiment ravissante et, comme beaucoup d'autres stagiaires, elle était attachée à un hôpital général dans une autre ville et ne faisait qu'un stage dans un service psychiatrique, parce que cela faisait partie de son cours. Rock et son interlocutrice retournèrent au service ensemble après le repas ; et comme je les suivais dans le corridor, je me disais qu'ils formaient un couple tout-à-fait bien assorti. Je vis que, dans son attitude à l'égard de Rock, il n'y avait rien d'autre qu'une sympathie professionnelle mais peut-être aussi que cette sollicitude était commandée par l'état de son patient . .

Je me demandais ce qui allait se passer dans une quinzaine de jours, alors que les jeunes stagiaires allaient quitter la clinique à la fin de leur séjour réglementaire. Le petit flirt qui s'était établi entre Rock et cette jeune infirmière allait peut-être jeter Rock dans un grand sentiment d'abandon, le faisant ainsi rechuter dans l'état qui était le sien quand j'avais fait sa connaissance.

Plus tard, au cours de la même soirée, il eut encore une transe au cours de laquelle il parla aux fleurs. Cela se passa en fin de soirée alors que Rock et moi attendions notre médication pour la nuit. Je l'entendis dire : « Oui, je sais », mais les mots qui suivirent furent indiscernables à mes oreilles. Soudain, il se dressa sur son lit et cria « Non je ne crois pas ; à partir de maintenant, je n'écouterai plus que les roses trémières ! »

Je me redressai moi aussi et enjoignis mon compagnon de se contrôler. Il me fixait dans le blanc des yeux, mais sans me reconnaître.

« Vous avez fait un cauchemar, remettez-vous un peu, lui dis-je.

— Qu'est-ce que les dents-de-lion peuvent bien savoir ? me demanda-t-il, tandis que son regard fouillait la nuit environnante qu'on apercevait par la fenêtre. Il resta assis de cette façon sur le bord de son lit, murmurant des paroles inaudibles et regardant par la fenêtre.

Quand l'infirmière diplômée de l'équipe de nuit nous apporta nos médicaments, elle et l'infirmier qui l'accompagnait regardèrent Rock avec étonnement. Je savais qu'elle

inscrirait cette observation dans son rapport, et cela pouvait encore retarder le départ de Rock.

L'infirmière me tendit un verre de papier qui contenait une seule pilule blanche. « Votre médecin traitant a discontinué votre médication hypnotique, Monsieur Armstrong, me dit l'infirmière. J'imagine que vous allez nous quitter bientôt.

— Oui, lundi, garde, lui dis-je.

— Bravo. C'est pourquoi nous réduisons au maximum la dose de vos médicaments.

— Vous savez, lui dis-je en indiquant Rock, il allait très bien jusqu'à il y a tout juste quelques minutes.

Mais Rock était immunisé contre les paroles de l'extérieur. L'infirmière l'observait avec un air de sympathie. L'infirmière ajouta :

— Il s'est bien amélioré depuis quelque temps. Ce serait vraiment dommage qu'il soit transféré dans A 3 au département des cas chroniques. »

L'infirmière lui remit son petit verre de papier en lui disant :

« Voici quelque chose qui vous fera mieux dormir, Monsieur Ranson. »

Il lui sourit mécaniquement, puis il avala sa potion douce-amère d'une seule traite, après quoi l'infirmier le récompensa en lui donnant un jus de fruit.

Rock et moi nous nous glissâmes sous les draps, tandis que l'infirmière et l'infirmier éteignaient la lumière et nous souhaitaient bonne nuit. Même sans ma potion hypnotique, je m'endormis avant que Rock ne fermât les yeux.

Le lendemain matin, il était sur pied avant moi ; il se faisait la barbe avec son rasoir électrique, devant le miroir incurvé qu'un des infirmiers était allé chercher dans les casiers.

« Bonjour Wilfrid, me dit Rock, il faut se lever car c'est bientôt l'heure du petit déjeuner. »

Ce n'était plus le même qu'hier soir.

Il y eut trois départs du pavillon dans la journée de samedi, sans compter les deux alcooliques qui furent autorisés

à passer la fin de semaine à leur domicile. Notre salle à manger s'en trouvait partiellement déserte. Après le petit déjeuner, Rock termina son café à ma table, où nous sommes restés longtemps à faire la conversation . . En fait, il est resté avec moi jusqu'à ce que son « groupe d'esclaves » — comme on désignait ceux qui mangeaient en groupes — fût appelé pour le repas de midi.

« Ce garçon s'est vraiment beaucoup amélioré, me dit un des patients qui mangeait à ma table — un homme d'affaires d'un certain âge.

— Oui, renchérit un autre voisin de table, il a fait du chemin depuis quelque temps.

— Pendant les premières semaines dit un autre à ma table, il ne parlait à personne . .

— Je sais, dis-je à mon tour. Quand je partageais sa chambre, il lui a fallu trois jours avant de prendre conscience de ma présence.

— En tout cas, me dit mon interlocuteur, je les plains, ceux qui sont atteints de maladie mentale. Peut-être est-ce que je dis des énormités, mais je préfère mille fois retomber dans l'alcoolisme que de ressembler à ces pauvres types. Quand j'ai vu Rock au début, je croyais que son cas était désespéré. Mais il s'est sûrement amélioré depuis. »

Après le repas je suis remonté à la chambre. Rock s'y trouvait déjà, étendu sur son lit en train de lire une revue illustrée.

« Alors, Rock, qu'est-ce que vous comptez faire cet après-midi ?

— Si Hélène ne part pas pour la fin de semaine, j'ai rendez-vous avec elle pour lui donner des leçons au billard, me dit Rock. Je pourrai au moins lui enseigner les règles fondamentales du jeu.

— Est-ce la jeune infirmière avec qui je vous ai vu au bingo l'autre jour ?

— Oui me dit Rock. Elle s'appelle Hélène Macdonald. Elle est de Niagara Falls. D'ailleurs, elle est fiancée à un jeune médecin de Niagara. »

Cette dernière phrase me rassura beaucoup, j'en déduisis que son intérêt pour Hélène n'avait rien que de strictement amical.

« N'interrompez pas votre lecture à cause de moi, lui dis-je ; je vais regarder la télévision au département A 1 parce que la nôtre retransmet une partie de football tout l'après-midi.

— J'ai bien hâte d'avoir tous ces privilèges, me dit-il en se replongeant dans sa lecture.

Quand je revins au département A 2 avant le souper, Rock jouait au billard avec un infirmier.

— Qui gagne, demandai-je ?

— C'est lui, dit Rock. C'est bien là ma récompense pour avoir passé toute ma vie dans les quartiers chics ; il n'y a pas de salles de billard.

— Qu'est-il advenu de la jeune infirmière à qui vous deviez enseigner le billard ?

— Hélène ? Son fiancé est venu la chercher ; elle est partie à Niagara pour la fin de semaine.

Rock avait dit cela placidement. L'infirmier fit une série de bons coups à ce moment-là. Rock partit d'un bon rire plutôt rassurant.

Le lendemain, dimanche, les visiteurs furent nombreux. Certains furent autorisés à prendre le repas de midi avec leur parent ou ami qu'ils étaient venus voir. Après le repas, je fis ma sieste comme d'habitude. Des voix marculines et féminines m'éveillèrent. En me relevant, j'aperçus un couple d'une cinquantaine d'années en train de converser avec Rock.

« Wilfrid, me dit Rock apercevant que je m'éveillais, je suis heureux de vous présenter mes parents. Monsieur Armstrong. »

Je me levai et serrai la main à Monsieur Ranson. Madame Ranson me fit un salut de la tête.

« Je vais sortir d'ici et vous laisser un peu d'intimité leur dis-je en mettant mes chaussures.

— Mais, ne vous sentez pas chassé de votre chambre » me dit Monsieur Ranson avec beaucoup d'égards. Sa femme, elle, m'ignorait complètement.

Comme je me recoiffais devant le lavabo, j'entendis Madame Ranson dire à son fils :

« Demain, je passerai un coup de fil à ton médecin. D'ailleurs, moi, j'ai la certitude que tu en as fini avec ta dépression et tu seras beaucoup mieux à la maison où je pourrai prendre soin de toi.

— Mais maman, dit Rock, le docteur Kellogg m'a justement dit l'autre jour...

— Il a déjà fait un mauvais diagnostic, celui-là, répliqua-t-elle sèchement. Ça ne fait aucun doute : jamais tu n'as souffert d'une maladie aussi sérieuse que...

Je mis un point final à sa fierté mal placée en fermant la porte de la chambre derrière moi. Au souper, Rock ne m'adressa même pas la parole. Dans le courant de la soirée, je lui demandai tout simplement si la visite de ses parents lui avait fait plaisir ; il se tourna vers le mur et ne répondit même pas à ma question.

Au cours de la soirée, je me joignis au groupe qui s'était formé pour regarder la télévision. Je ne revins à la chambre qu'à l'heure du coucher. Rock se tenait tout habillé sur le bord de son lit, le regard fixé sur la fenêtre et proférant des paroles à mi-voix. Je me suis habillé pour la nuit, sans faire de bruit.

« Je sais dit-il en s'adressant à un interlocuteur invisible. Elles me l'ont dit. Les roses trémières sont bien les seules à savoir quoi que ce soit. Demandez à Alexandra : elle vous le dira... Le chien de Belsen veut me ravoïr, mais jamais... jamais je n'y remettrai les pieds ! »

Quand l'infirmière entra avec l'infirmier pour nous apporter notre médication, Rock sauta sur ses pieds et fit un grand geste en direction de l'infirmier. Ce dernier recula sous le coup de poing de Rock, et la grande carafe de jus de fruit se répandit sur le parquet en tombant. Je sortis précipitamment de la chambre en même temps que l'infirmière, tandis que l'infirmier était aux prises avec Rock. L'infirmière se rendit au poste de garde et fit un appel. En moins d'une minute, deux autres infirmiers venaient donner un coup de

main pour maîtriser Rock — ce qui fut fait assez rapidement d'ailleurs. Après quoi, les infirmiers ramenèrent Rock à son lit. Quelques minutes plus tard, l'infirmière revint avec une seringue hypodermique en main. Elle entra dans la chambre et referma la porte derrière elle.

Quand le groupe sortit de la chambre un peu après, l'infirmière m'adressa la parole :

« C'est bien regrettable que nous vous ayons dérangé de la sorte, Monsieur Armstrong. Maintenant, Monsieur Ranson est calmé ; il dort profondément et ne se réveillera sans doute pas avant demain matin. Mais si vous voulez, nous pouvons vous installer dans un autre lit pour la nuit . . .

— Non merci, dis-je, je vais dormir dans ma chambre ; d'ailleurs, je ne doute pas que Monsieur Ranson sera bien en se levant demain matin.

— C'est aussi ce que je crois, me dit l'infirmière. En tout cas je lui ai donné un sédatif très puissant ».

En dépit de mes déclarations de bravoure, je mis beaucoup de temps à m'endormir. Les infirmiers et l'infirmière semblaient considérer bien calmement cet accès maniaque de Rock, mais pas moi.

Je fus éveillé par un bruit quelconque aux approches de l'aube, croyant que Rock était en train d'avoir une autre crise. Mais son lit était vide. En fait, j'eus alors conscience que le bruit venait du corridor. En vitesse, j'enfilai mon peignoir et mes chaussettes, et je me précipitai en dehors de ma chambre.

Le gardien de nuit qui s'assoit toute la nuit à l'angle de deux corridors, n'était pas à son poste habituel. Il se tenait tout près regardant fixement vers l'intérieur d'une toilette, les mains crispées.

« Allez me chercher un couteau à pain ! »

Je reconnus la voix d'un des infirmiers de nuit. Comme le gardien disparut vers la cuisine, je pris sa place et je vis Rock qui pendait au bout de sa ceinture qu'il avait attachée sur un tuyau. La ceinture se resserrait autour de son cou. L'infirmier tentait d'atténuer l'égolement exercé par la cein-

ture en soutenant Rock par les jambes. Le visage de Rock était empourpré, sa bouche avait une expression obscène. Je donnai un coup de main à l'infirmier pour l'aider à soulever Rock... Finalement, on coupa la ceinture et on dégagea Rock ; aussitôt, on l'étendit dans le corridor pour pratiquer la respiration bouche-à-bouche. Mais c'était trop tard. Quand le médecin arriva, Rock était déjà mort.

Le jour même, je quittai la clinique de Pinehill. Mon fils me ramena en ville. De la fenêtre de notre appartement, on apercevait le hangar arrière d'une maison située sur la rue voisine. Pendant l'été ce hangar est tout couvert de roses trémières. Mais alors les fleurs hibernaient, leurs tiges asséchées, repliées ou brisées.

« Qu'est-ce que tu as, Wilfrid ? » me demanda ma femme alors que je m'éloignais de la fenêtre.

— Rien. Rien du tout. J'espère seulement que la vieille dame qui demeure de l'autre côté de notre terrain va se débarrasser de son hangar ; c'est une vraie douleur pour les yeux.

— Je pense que c'est assez joli l'été, quand les fleurs sont écloses. Comment s'appellent-elles, déjà ?

— J'ai oublié », lui dis-je.